

LES ESPAGNES

PROFIL HISTORIQUE DE LA PENINSULE

=====

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Je suis un peu confus <sup>de monter</sup> ~~à~~ <sup>déjà</sup> à cette tribune, à laquelle d'illustres compatriotes ~~me~~ sont venus avec leur autorité et leur talent vous donner une image de l'art et de la littérature de l'Espagne, <sup>et d'y apporter comme</sup> ~~le~~ seul bagage ~~mon~~ ma foi et ma bonne volonté. Je n'essais, vous le savez d'ailleurs, qu'un écrivain, et encore un écrivain en exil, ce qui équivaut un peu à être un homme <sup>muet,</sup> sans moyens d'expression. ~~Si~~ Si la science et l'érudition des professeurs qui m'ont précédé dans ce cycle de conférences me ~~font~~ <sup>font</sup> défaut, je crains fort de ne <sup>pouvoir</sup> ~~pas~~ les suppléer tout à fait <sup>non plus</sup> avec l'imagination et la poésie qui devraient être l'apanage des hommes qui font de la plume une profession.

Cette imagination et cette poésie seraient d'ailleurs inutiles. Je veux parler devant vous de choses du passé; un peu, aussi, de choses présentes. J'oserai même croire que de mes paroles pourrait se dégager une prévision du futur de mon pays. En tout cas, la façon dont je présenterai à votre attention les réalités de ~~ce~~ cette terre espagnole, de cette Péninsule que vous avez appris à aimer et que vous vous efforcez de comprendre dans ses plus secrètes nuances, n'a pas besoin des attirails de la fantaisie pour être un peu surprenante pour ceux qui n'ont encore eu l'occasion de se familiariser avec cette vérité que je prétends aujourd'hui vous démontrer: c'est à dire, qu'il n'existe pas d'Espagne <sup>-une,</sup> mais que par contre il existe, et a toujours existé plusieurs Espagnes, variées d'accent et de physionomie, quelque peu antagonistes, ~~et~~ (contradictoire[s] souvent), mais qui ont une communauté de destin, d'intérêts et d'avenir que <sup>l'on</sup> ~~me~~ ne saurait nier.

Pour parler de ces <sup>chères</sup> Espagnes, de mes ~~(Espagnes~~ Espagnes lointaines et doublement

regrettées à cause de mon éloignement et des raisons qui le prolongent, les couleurs chatoyantes de la poésie pourraient vous paraître l'expression sans portée de mon amour et de mes regrets. Et, au surplus, l'image de l'Espagne qui est en cours en-deçà des Pyrénées depuis toujours, cette Espagne d'opéra-comique dont "Carmen" est le prototype, accapare déjà toutes les couleurs et tous les adjectifs poétiques. Ce n'est pas cette image-là que je veux évoquer pour vous. Et il faut vous ~~dire~~ avouer que j'aime énormément Mérimée, excellent observateur et psychologue d'une rare qualité, et que Bizet est pour moi un cas miraculeux d'intuition, avec sa partition si authentiquement espagnole.

Je voudrais laisser de côté, en vous invitant à me suivre dans ce voyage <sup>à travers</sup> ~~à travers~~ (les Espagnes et à travers les siècles de leur histoire, tous ces oripeaux magnifiques du pittoresque et du superficiel. Et je vous proposerai tout d'abord une comparaison, que je pense réussir à faire convaincante comme elle l'est pour moi.

Je relisais tout dernièrement le "Tableau de la France", cette préface du second volume de l'"Histoire de France", de Michelet, qui constitue à elle seule un précieux ouvrage, où la géographie et l'histoire ~~se~~ tissent ensemble ~~une~~ une carte en relief, palpitante de vie, de la patrie française. Ce "Tableau" a été écrit, vous le savez bien, après une visite de la Bretagne, en 1831, qui impressionna grandement le jeune historien qu'était alors Michelet. On le voit bien, puisqu'il commence sa description du sol et des hommes français, par un bel éloge de ce pays breton, avec, <sup>comme il dit,</sup> son "génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle". Il nous présente en des pages gonflées d'enthousiasme <sup>cette terre</sup> ~~ce pays~~ de durs guerriers et de philosophes, patrie de Du Guesclin et de Pierre Abélard; de Duguay-Trouin comme de Lamennais; de La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République; de Moreau, l'ennemi de Napoléon, et de Chateaubriand, le chantre du légitimisme et le père du romantisme.

Permettez-moi que je profite, à mon tour, de ~~ma~~ <sup>(première)</sup> visite à cette capitale de la Bretagne, pour vous dire toute l'admiration que je porte à ce bastion extrême de l'Europe, à ce finis-terrae où naquirent les romans dont se berça tout le Moyen Age, et où, parmi les brumes celtiques, la forêt de Brocéliande dresse ~~ses~~ toujours ses chênes centenaires. Un Catalan d'Espagne, ou si vous le préférez, un Espagnol de Catalogne, <sup>(de cette terre catalane,)</sup> ~~pointe~~ orientale de la péninsule ibérique, peut exprimer toute la sympathie et la compréhension qu'il ressent envers l'esprit altier ~~de~~ <sup>de</sup> pays breton, ~~pointe~~ occidentale du pentagone français. L'apport ~~de~~ <sup>de</sup> vos hommes et ~~de~~ <sup>de</sup> votre génie ~~renouveau~~ au commun patrimoine français est trop précieux pour qu'un homme qui doit tant de choses à la France ne profite de ~~son~~ <sup>lui</sup> honneur que vous ~~faites~~ <sup>lui</sup> faites en l'appelant à cette tribune, pour dire à la patrie de Renan et au berceau de Merlin l'Enchanteur ~~ses~~ sentiments de gratitude ~~très~~ émue. Revenant à ~~celui-ci~~ <sup>(celui-ci)</sup> Michelet, présente, dans son "Tableau de la France", une image du sol français qui, en partant de votre Bretagne parcourt tout le "pré carré" de la nation et en souligne l'essentielle unité, en dépit de la magnifique diversité de ~~moeurs~~ et d'accents qu'il se plaît à souligner. Et je songeais, devant cette image, à une réflexion qui m'avait été faite, il y a bien longtemps, par un de mes compatriotes, grand admirateur de la France, et qui me disait: <sup>"Vous,</sup> Voyez, la France est la géniale création d'un Dieu-ingénieur, qui s'est employé à tracer des cours d'eau ~~de~~ <sup>suave)</sup> pente, a dresser les montagnes qu'il faut pour nourrir ~~ses~~ fleuves et ~~ses~~ rivières, <sup>à élever)</sup> les collines et les plateaux nécessaires pour donner variété au paysage, mais insuffisants à isoler ~~les~~ <sup>les unes,</sup> ~~les~~ <sup>autres</sup> régions. Ce Dieu <sup>(là)</sup> a ~~donné~~ <sup>doté)</sup> cette Nation ~~une~~ <sup>(la richesse)</sup> une richesse agricole seulement comparable à ~~celle~~ de son sous-sol, suffisantes l'une et l'autre à nourrir les Français et à leur assurer une ~~bonne~~ <sup>aisance</sup> confortable. Par contre, l'Espagne...  
Oui; l'Espagne, ou plutôt la Péninsule Ibérique, puisque ~~celle~~ <sup>(ci)</sup> forme un tout géographique auquel de tout temps a été reconnu une certaine unité

spirituelle, est tout le contraire. Regardez sur une carte son orographie: les chaînes des montagnes coupent comme les côtes d'un squelette la vieille peau de taureau que son profil dessine. Des ~~systemes~~ chaînes ~~entre~~ lesquelles courent, encaissés dans des profondes vallées, des fleuves torrentiels, ~~mais~~ presque jamais navigables, et ~~mais~~, <sup>dont l'eau</sup> très rarement, ~~mais~~ ~~minima~~ est profitable pour les cultures. Des chaînes qui séparent totalement des régions voisines, qui sont un obstacle aux routes et aux chemins de fer et qui, <sup>(comme elles sont, ne représentent)</sup> ~~mais~~ même pas une garantie de pluies ou de chutes de neige favorables aux récoltes. Au centre de la Péninsule, un haut plateau, ~~la~~ meseta, qui communique difficilement avec le reste du pays; ~~un~~ un roi épris <sup>d'esprit géométrique</sup> ~~un~~ <sup>là</sup> créa de toutes pièces une capitale qui est restée artificielle et souvent parasitaire. <sup>entourant la "meseta"</sup> Et, le pourtour du littoral, plus accueillant et d'une exploitation agricole bien plus facile, limité par ces mêmes sempiternelles "cordillères", qui réduisent l'étendue des terres basses maritimes, par où les civilisations orientales ont abordé la Péninsule. <sup>Et puis cette</sup> ~~un~~ (inclinaison vers l'occident, qui fait verser la plupart des fleuves hispaniques dans l'Atlantique et qui semble prédestiner les peuples de l'Espagne à être le trait d'union avec l'Amérique, <sup>après en avoir été</sup> ~~un~~ les Découvreurs et les Conquérants.

Un éminent historien espagnol, Rafael Altamira, caractérise <sup>comme suit,</sup> ~~un~~ les conséquences que dans la formation du caractère et de la culture des différents peuples de la Péninsule ont eu ces caractéristiques géographiques. <sup>- dit-il -</sup> "Il s'ensuit que l'Espagne offre un accès facile par la mer à l'Est et au "Sud aux peuples étrangers, qui trouvèrent toujours dans la zone maritime "basse des meilleures conditions d'habitat que dans le centre. Aussi les "habitants du littoral ont-ils eu une civilisation plus ancienne que ceux "de l'intérieur et des régions montagneuses. En revanche, ces mêmes conditions géographiques ont créé chez les groupes d'habitants de l'intérieur "la tendance à s'isoler et à vivre indépendants, puisqu'elles empêchaient

"ou rendaient malaisés les échanges et les rapports."

Ces conditions géologiques détruisent, <sup>(c'est moi maintenant qui parle,)</sup> et je m'en excuse, - une légende que bien d'entre nous aimons à colporter: celle de l'Espagne, pays de grandes richesses naturelles. Il est certain que le sous-sol hispanique offre une grande variété de minéraux, ~~très importants~~ très importants du point de vue industriel. Mais leur extraction malaisée et leur coûteux transport ont empêché jusqu'à présent <sup>d'en faire profiter</sup> ~~l'industrie~~ l'industrie qui pourrait les exploiter rationnellement. Ajoutons que la Péninsule, ouverte comme nous l'avons vu par <sup>la longueur de</sup> ses côtes à toutes les invasions, est fermée totalement à l'Europe par la barrière des Pyrénées, qui seuls s'abaissent aux deux extrémités: Les courants européens, comme les lignes de chemins de fer, ont dû forcément emprunter, soit la voie ~~atlantique~~ atlantique, par le portillon du Pays Basque, soit le littoral méditerranéen, par la brèche qui donne entrée en Catalogne.

Ne croyez pas que je sois un adepte de la "géopolitique", science moderne qui a permis aux savants allemands d'indigestes disquisitions tendant à démontrer le droit de leur patrie à occuper et <sup>à</sup> asservir à peu près tout le monde. Il y a trop peu de temps que nous avons échappé de justesse aux délires de ces faux savants pour nous empêtrer dans leurs systèmes. Mais je soutiens que cette opposition fondamentale entre la configuration géographique de la France et <sup>celle</sup> de la Péninsule ibérique, prédétermine leur destinée politique: de par son relief et de par ses fleuves, qui sont des routes et des liens, le sol français tend à l'unité politique et sociale. Par contre, il ne peut pas y avoir une Espagne, mais plusieurs Espagnes, et l'unité supérieure que le voisinage dans cette péninsule impose aux peuples qui l'habitent ne peut, et ne doit <sup>pas</sup> se faire <sup>au détriment</sup> ~~de~~ leurs différences fondamentales, mais <sup>par dessus,</sup> ~~maintenant~~ ces différences, en les respectant <sup>en</sup> et les harmonisant. La grande tragédie de l'Espagne depuis le XVIème siècle c'est d'avoir oublié cette réalité.

Les préhistoriens de la Péninsule vous parleront des capsiens, des pyrénéens et des almériens qui formaient les ~~premières couches~~ <sup>premières couches</sup> de la population ~~à~~ <sup>à</sup> l'âge néolithique et ~~à~~ <sup>à</sup> l'Age du Bronze. Il vous diront comment les ibères formèrent ensuite la partie <sup>la</sup> plus importante des habitants des peuples de la périphérie, vous décriront les deux invasions celtiques et les traces qui en sont restées et, arrivant à une formule un peu simpliste, mais qui a été acceptée par la plupart des historiens, assureront que les côtes du littoral méditerranéen ont été peuplées par les ibères, tandis que les Celtes laissaient leur trace et leur culture en Galice et Portugal. Une mêlée confuse de races et de peuples, constamment submergée par des vagues de nouveaux venus, tels que les phéniciens et les Carthaginois, fourmille dans les terres de la péninsule. Ces peuples vivaient indépendants, ~~les uns des autres~~, les uns des autres, et la civilisation commerciale et guerrière des Carthaginois ne réussit pas à les unifier ni à les submerger.

Au III<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, la force romaine s'abattit sur les établissements carthaginois de l'Espagne. Delenda ~~Carthago~~ Carthago! La conquête de la Péninsule fut entreprise avec méthode et cruauté par les généraux romains. Pour un Scipion, dont le souvenir se perpétue avec gratitude ~~en~~ à Tarragone et à Carthagène, ~~qui~~ qui savait allier la douceur au prestige de ses armes, il y eut vingt Galbas, qui semèrent la destruction et la mort, <sup>comme</sup> en Lusitanie ~~et~~ en Numance. Les Cantabres et les Asturiens résistèrent avec opiniâtreté contre le divin Auguste lui-même. Mais enfin, la Pax Romana s'étendit sur la Péninsule. Sous Rome, elle s'appela indistinctement Iberia ou Hispania. Elle était divisée en deux grandes provinces, puis en cinq. Ce sont un peu ces divisions qui, grosso modo, vont déjà écrire sur la carte le destin des peuples espagnols. Le latin, qui submerge les vieux langages oubliés, donnera naissance, <sup>quelques</sup> ~~quelques~~ siècles plus tard, aux langues hispaniques: le castillan, le catalan, le galicien. Il ne restera, comme témoin d'un esprit d'indomptable indépendance, que le basque, conservé à l'abri

des Pyrénées, symbole d'un peuple millénaire qui a su résister à toutes les invasions et rejeter tous les apports étrangers à son caractère.

L'Empire Romain n'apporta pas seulement sa langue, sa civilisation, son droit et ses armées à la Péninsule. Il ~~lui~~ <sup>y</sup>apporta aussi, quelques siècles plus tard, le christianisme. Mais le 5<sup>ème</sup> Siècle devait voir la chute de ~~l'Etat~~ <sup>de</sup> décadente Rome devant les Barbares. L'an 476 <sup>est celui du</sup> ~~l'empire~~ détronnement de Romulus Augustulus, le dernier des empereurs d'Occident. L'Espagne tombe elle aussi sous les coups des Germains. Les Wisigoths qui s'étaient établis en Aquitaine réalisent, sous leur roi Euric, la conquête de l'Hispania romaine. ~~Les~~ <sup>Venus</sup> étrangers, <sup>ils</sup> le demeurèrent ~~à travers le temps~~. Une longue suite de noms rébarbatifs et de sombres histoires de ~~l'histoire~~ <sup>crimes</sup> et de conspirations rend cette période de l'Histoire le cauchemar des jeunes écoliers. Les rois wisigoths, dont la succession était réglée par élection <sup>mais</sup> ~~le~~ <sup>se décidait</sup> le plus souvent par l'assassinat, établirent une unité artificielle. ~~Ils~~ <sup>ni</sup> n'imposèrent leur sceau sur les coutumes, <sup>ni</sup> sur la langue ni ~~les~~ arts des peuples hispaniques. On peut dire, sans exagération, que la monarchie wisigothique a été le modèle avoué ou inavoué de tous ceux qui, ensuite, ont tenté d'imposer à l'Espagne, aux Espagnes, une unité arbitraire, une organisation de l'Etat basée sur des intrigues de Cour <sup>sur</sup> des conspirations militaires, <sup>sur</sup> l'expoliation des sujets et le mépris des lois.

Cette monarchie s'effondra en 711, deux siècles et demi plus tard, à la bataille de Guadalete. Là les Musulmans, qui étaient la jeune force lancée à la conquête du monde occidental, battirent le roi Rodrigue. Ils avaient été appelés par un des partis qui se disputaient alors la couronne des wisigoths. Et cet appel à l'étranger, et tout particulièrement aux Maures, se répéta au cours de l'Histoire comme le seul recours d'une faction qui veut imposer sa loi à des peuples qui n'en veulent pas. Même de nos jours, nous l'avons vu: les Maures mercenaires étaient parmi les troupes de choc dont

devaient se servir des généraux insurgés pour asservir, avec l'aide des Italiens de Mussolini et des Allemands d'Hitler, ses propres ~~citoyens~~ <sup>concitoyens</sup>.

On a beaucoup parlé de l'influence de la domination arabe en Espagne. On a voulu trouver des traces de ces conquérants dans le sang et les coutumes des peuples pépinsulaires. Mais il ne faut pas oublier que, si la vague qui déferla sur l'Espagne wisigothique s'étendit dans la Gaule et ne s'arrêta que devant les murs de Poitiers, en 732, le reflux commença bien vite, et une importante partie de la Péninsule devait bientôt émerger de ses flots. Quelques territoires, tels que la Catalogne, qui avaient été désertés en masse par leur population, réfugiée en Occitanie, resta presque totalement <sup>à l'</sup>abri de tout contact avec les Musulmans. Gérone, qui n'est conquise par les Arabes qu'en 718, est reprise par les armées franques de Charlemagne en 785. En 801, c'est Louis le Débonnaire qui enlève de haute lutte la ville de Barcelone et fonde ce qu'on appela la Marca Hispanica, la Marche Hispanique, d'où devait sortir la nationalité catalane.

L'émirat de Cordoue, qui se voulait indépendant du Califat d'Orient, et qui était fondé par Abdérraman I, <sup>lui-même</sup> se transforma plus tard en Califat. Mais l'unification de l'Espagne, sous les Arabes, qui apportaient une civilisation, une tolérance religieuse et une administration bien supérieures à celles des Wisigoths, ne réussit pas à s'imposer. D'abord, les Mozarabes, c'est à dire, les Chrétiens qui étaient restés dans les régions envahies, et qui conservaient leurs églises, leurs lois et leur langue, formèrent des îlots irréductibles à l'emprise musulmane. Ensuite, il y eut la Reconquête, ~~existait~~ Elle était née dès le VIIIème siècle aux Asturies, dans le massif montagneux des Pics d'Europe. Pelayo et sa victoire de Covadonga sont invoqués comme l'origine de cette reconquête, qui était l'effort des hommes qui n'avaient pas accepté la domination arabe <sup>et qui étaient décidés à</sup> ~~l'vaincre~~ chasser de la Péninsule les ~~invasions~~ envahisseurs.

La Reconquête devait forcément commencer par des noyaux isolés, et se



dérouler d'après les conditions où se trouvaient, du point de vue géographique, ces résistants. Nous avons déjà vu l'origine de la Marche Hispanique carolingienne. Presque toute la Catalogne se voyait libérée en 811 du joug musulman, et les exilés rentraient avec les armées franques. Les rois asturiens, de leur côté, s'étendaient jusqu'en Galice et à la fin du IX<sup>ème</sup> siècle ils arrivent à Burgos et à Zamora. Ils seront à l'origine du royaume de Léon et, plus tard, de celui de Castille.

Le royaume de Navarre, de son côté, se développe au X<sup>ème</sup> Siècle. A ses côtés, les provinces basques, politiquement unies <sup>bien plus tard</sup> à la Castille, conservent <sup>sont</sup> cette jalouse indépendance qui a ~~été~~ toujours été leur caractéristique. La Galice, avec la découverte à Compostelle du corps de Saint-Jacques devenu bientôt centre européen de pèlerinages, acquiert <sup>nouvelle</sup> une importance. Sa langue, l'extension qu'elle prend tout au long de la côte atlantique de la vieille Lusitanie des romains, sa culture, font de ce pays occidental un peuple bien caractérisé. Un roi de Castille, Alphonse X, au XIII<sup>ème</sup> siècle, écrira ses vers en galicien.

A la fin du XI siècle, le comte de Barcelone et d'Urgel Guifré I se convertit ~~annexion~~ en <sup>de fait</sup> souverain de la Marche Hispanique. En 987, son successeur Borrell II refuse de reconnaître Hughes Capet comme son roi, et il affirme l'autonomie de son comté, qui s'étend lentement sur toute la Catalogne.

Le royaume de Castille se forme vers le milieu du X<sup>ème</sup> siècle, sous Fernan Gonzàlez, mais s'unit bientôt à la couronne de Navarre. Cette Navarre pyrénéenne atteint son apogée sous Sanche le Grand. Elle coïncide avec la fin du Califat de Cordoue. A la mort de ce roi, ses états se divisèrent. Cela donna naissance au royaume d'Aragon et rendit son indépendance à la Castille.

Je m'excuse de vous avoir fatigué avec cette longue énumération, et je me permets de vous récapituler ces nouveaux états chrétiens. Au ~~moment~~

XII<sup>ème</sup> siècle il existe en Espagne, outre les royaumes de taifas dans lesquels se divisa le Califat de Cordoue, les états chrétiens suivants: les Royaumes de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon et de Portugal, et le Comté ~~de Barcelone~~ <sup>Le souverain de celui-ci</sup> de Barcelone. ~~de Barcelone~~, d'ailleurs, par le mariage du Comte Raymond Bérenguer IV avec la jeune héritière aragonaise, devint le roi d'Aragon. Dorénavant, sous le titre commun de Couronne d'Aragon, va se dérouler une longue histoire de conquêtes et une étonnante aventure politique où le seul lien personnel du souverain commun et des lois justes basées sur une démocratie naissante unira des états chaque fois plus importants.

Est-ce que ces souverains des différentes Espagnes avaient le regret de la vieille unité wisigothique? On ne peut pas le dire. Ils étaient les représentants de peuples animés par un vigoureux élan conquérant. Ils continuaient une lutte opiniâtre contre les guerriers magnifiques qu'étaient les Maures. Chacun de ces peuples semble avoir la conscience d'une mission nationale, ~~et~~ d'un destin qu'il doit réaliser. Voyez la Castille, qui bientôt s'unira au royaume de Léon et deviendra l'épine dorsale de la Péninsule, le coin qui s'avancera chaque fois plus avant dans la chair de l'Espagne musulmane. Voyez la Navarre, perché sur les Pyrénées, guettant les plaines de l'Aquitaine. Voyez le Portugal, <sup>qui</sup> regardant vers l'Atlantique et songant aux grands voyages de découvertes, aux îles verdoyantes de l'Afrique. La Catalogne, moteur de la politique confédérale de la Couronne d'Aragon, semble hésiter entre plusieurs chemins: le roi Pierre le Catholique, mort à Muret, s'était fait le champion de la cause occitane; ~~et~~ Simon de Montfort et la croisade contre les albigeois détruisent, en réalité, les rêves d'un empire de langue d'oc, vertébré par les Pyrénées. Cet échec est reconnu par le fils et successeur de Pierre, Jacques I, le Conquérant, lequel signe avec Saint Louis le traité de Corbeil, qui représente le renoncement de la Catalogne à son hégémonie sur le Midi de la France, et, ~~par~~ en guise

de compensation, mais aussi pour consacrer un fait accompli depuis longtemps, la vieille Marche Hispanique est dégagée de tout vassalage envers les rois de France. Ce même roi, <sup>Jacques I le Conquérant,</sup> <sup>et en accord avec lui,</sup> entreprend alors, parallèlement d'ailleurs au grand roi castillan Ferdinand III, un effort de reconquête vers le Sud de la Péninsule. Tandis que le souverain de la Castille enlevait aux Maures presque toute l'Andalousie et s'établissait à Cordoue, Séville et Jaen, Jacques I de Catalogne-Aragon faisait la conquête de l'île de Majorque, en 1229, celle de Valence et sa région, entre 1232 et 1253, et enfin ~~la~~ celle du royaume de Murcie, qu'il remit ensuite au roi castillan, son <sup>et allié,</sup> <sup>Toute cette</sup> <sup>était faite</sup> gendre, ~~l'expansion~~ <sup>expansion</sup> territoriale aux dépens des Maures, qui ne demeurèrent depuis lors <sup>qu'</sup> en possession ~~l'unique~~ d'une petite zone au sud du Portugal et des territoires qui devaient devenir le royaume de Grenade. Cet élan de Reconquête s'arrête alors, du côté castillan comme du côté catalan. Il pouvait déborder le littoral méditerranéen, traverser le détroit et coloniser l'Afrique du Nord, qui semble être le complément naturel de la Péninsule et devoir couvrir ses côtes méridionales. Mais des guerres civiles presque continuelles, <sup>des</sup> luttes de dynasties et ~~de~~ l'ambition des nobles, arrêtent l'essor castillan. Et les Catalans, avec Pierre II, le fils de Jacques le Conquérant, <sup>cherchent de leur côté,</sup> <sup>débouché/</sup> ~~recherchent~~ (un nouveau ~~thème~~ pour leur vitalité. C'est l'aventure méditerranéenne, commencée en Sicile. Mais je crains de vous <sup>dérouter/</sup> <sup>succession</sup> ~~fatiguer~~ avec cette sommaire et presque vertigineuse ~~succession~~ de dates, de noms et de faits historiques. Je voulais vous démontrer que cette division d'efforts, répondant à des génies nationaux différents, ne représentait pas un manque de solidarité pour les entreprises qui dépassaient le cadre de chacun des Etats hispaniques. Au contraire, chaque fois qu'il s'agit d'entreprendre une oeuvre dont l'intérêt est vital pour tous les royaumes chrétiens, ceux-ci groupent leurs efforts. Vous l'avez vu avec la conquête de Murcie. On le vit aussi lors de la grande bataille des Navas de Tolosa, dirigée par le roi castillan

Alphonse VIII, en 1212. On le verra plus tard, sous Alphonse XI de Castille, avec la croisade contre les Bénémerines et la prise d'Algésiras, en 1344, où les Navarrais, les Catalans, les Aragonais, et même des cavaliers gascons luttèrent côte à côte avec les Castillans.

La Réconquête, en tant qu'elle représentait la défense de la foi chrétienne et l'élimination <sup>dans</sup> la Péninsule des Arabes, était donc toujours une entreprise placée au-dessus des divisions et des antagonismes des royaumes hispaniques. Mais en dehors de cette solidarité péninsulaire, ces Etats ne se gênaient pas pour se faire la guerre. Témoin la longue lutte entre les deux Pierres, le Cruel, roi de Castille et celui qui, étant peut-être ~~aussi-~~  
~~travaux~~ cruel que son fameux homonyme, est néanmoins passé à l'Histoire sous le qualificatif de Cérémonieux, <sup>et</sup> souverain ~~de~~ d'Aragon, ~~de~~ Catalogne, Valence, Majorque, Sardaigne, et, ~~de~~ fait, roi de Sicile et même Comte d'Athènes et Néopatrie. Lutte qui se termina, <sup>en 1369</sup>, grâce à l'appui de votre compatriote le grand connétable Bertrand Du Guesclin, avec ses Compagnies Blanches, et à l'opiniâtreté du roi catalan, par la déposition et la mort de Pierre de Castille et l'élévation au trône de son frère bâtard, Henri, le premier des Trastàmara.

C'est le moment, si l'on peut dire, de l'apogée de la puissance aragonaise, qui impose à la Castille son roi et sa politique, et aussi l'époque la plus anarchique et misérable pour le royaume de Castille-Léon. Et pourtant, cette famille des Trastàmara, destinée à s'éteindre dans sa lignée mâle, s'emparera ensuite de la couronne d'Aragon, du royaume de Navarre, et effectuera, avec les Rois Catholiques, en 1474, l'union personnelle, à travers le mariage de ses souverains respectifs, de l'Espagne castillane et l'Espagne catalane et <sup>consacrera,</sup> pour les historiens superficiels, l'unité de l'Espagne.

Tous les manuels d'histoire font foi à cette date et, lorsque la tenacité de Ferdinand et Isabelle réussira à éliminer, avec la conquête de Grenade,

le dernier réduit des Musulmans en Andalousie, et à ~~leur~~ reprendre au roi de France le Roussillon, cédé en gage par Jean Sans Foi à Louis XI, on déclarera accomplie l'oeuvre de l'unification espagnole. L'Espagne, ~~l'on~~ déclare <sup>-t-on,</sup> est née. Et bientôt doit lui échoir un fabuleux cadeau de parrainage, ce Nouveau Monde découvert en 1492 par un aventurier cosmopolite qui prétendait trouver les côtes de l'Asie en allant vers l'Ouest.

Examinons un peu, si vous le voulez bien, cette image officielle. Il faut d'abord voir ce que chacune des parties contractantes apportait à ce mariage princier. Isabelle, c'est vrai, représente le génie castillan, avec son honnêteté foncière, son mysticisme, sa dureté. Mais son demi-cousin Ferdinand ne représente guère, ne peut représenter la Confédération catalano-aragonaise, l'Espagne catalane et méditerranéenne. Tout d'abord, la Maison comtale de Barcelone, qui avait occupé par lignée directe masculine le trône catalan et ensuite celui d'Aragon, s'est éteinte en 1410, avec Martin I, dit "l'Humain", au faîte de la puissance de cet original empire méditerranéen qui s'étend à travers des îles et des mers jusqu'en terres grecques. Et une assemblée de théologiens et de légistes aragonais, catalans et valenciens a nommé comme successeur un infant castillan, <sup>le</sup> frère du roi Henri III de Castille et petit-fils, par sa mère, de ce roi Pierre le Cérémonieux qui avait élevé au trône de Castille son autre grand-père Henri de Trastamare, le bâtard.

Ces nouveaux rois de l'Espagne catalane sont donc castillans. Leur domination est marquée par des révoltes importantes des Catalans. Contre Ferdinand, le roi choisi par l'assemblée de Caspe, d'abord. Contre son second fils Jean, plus tard, à un tel point que les Catalans se "donneront" à un roi portugais, au bon roi René d'Anjou, le dernier des souverains de la Provence, et même au roi de Castille. <sup>Dans,</sup> ~~l'~~ l'entretemps, le roi Alphonse "le Magnanime" a continué l'aventure méditerranéenne et a conquis Naples. Mais Ferdinand II, le Catholique, <sup>le deuxième</sup> ~~l'~~ fils de ce Jean "Sans Foi" qui a été si longtemps combattu par ses sujets catalans, reste castillan. Ecoutez

*et éminent.*

le jugement d'un historien impartial <sup>et éminent.</sup> M. Joseph Calmette, dans son livre tout récent: "La formation de l'Unité espagnole", que je me permets de vous recommander comme une ~~introduction~~ explication de ce moment décisif de l'histoire espagnole. "Ferdinand, -dit-il,- se sent foncièrement castillan. De l'Aragon il retient surtout les épreuves qu'ont eu à subir en Catalogne son père et sa mère au temps de la Révolution? Lui-même a gardé toute sa vie le souvenir cuisant de certains épisodes tragiques, le siège de Gérone notamment... Anticatalan et antilibéral, Ferdinand l'a été, il l'est resté, et certains historiens se sont mépris, qui ont cru que la prépondérance castillane à l'intérieur de la monarchie hispanique résultait d'une mainmise d'Isabelle sur Ferdinand. Erreur certaine. Aucune divergence n'a jamais existé à ce sujet entre les époux. Tous deux sont castillans à titre égal. Toute leur oeuvre porte l'empreinte de ce Castillanisme. C'est à leur volonté unanime - transmise au surplus à leurs héritiers, - que l'Espagne doit d'avoir été surtout castillane et d'avoir eu pour capitale Madrid, non Saragosse ou Barcelone".

La sérieuse étude de M. Calmette, qui est un spécialiste avisé du Moyen Age et des processus de formation des Etats, reconnaît ensuite l'injustice foncière qu'a été commise envers l'Espagne catalane en l'excluant totalement, par le fameux testament d'Isabelle, de l'exploitation et la colonisation du Nouveau Monde. C'est un pape espagnol - de langue catalane - Alexandre VI, le fameux et calomnié Pape Borgia, qui trace la fameuse ligne qui divise entre la Castille et le Portugal toutes les nouvelles terres qu'on découvrira. Et de cette aubaine inouïe que les découvertes de Colomb et de Vespuce représentera pour la Péninsule, les Catalans, peuple de marins, <sup>en</sup> sont exclus. Cette mesure arbitraire et injuste a empêché que, de même qu'il y a une Amérique de langue espagnole et une Amérique de langue portugaise, il pût y avoir une Amérique de langue catalane.

Non, Ferdinand le Catholique n'est pas un roi catalan. Et pourtant, cet homme prudent et rusé, ce politique retors qui fut, dit-on, ou mériterait

être le modèle du "Prince", de Machiavel, représenta, dans le couple royal, la position ouverte, européenne, que la Couronne d'Aragon avait soutenue pendant cinq siècles. Jouant de malheur, <sup>(l'Infant Jean,)</sup> le seul fils mâle des Rois Catholiques, <sup>mourra</sup> ~~mourra~~ en bas âge, et l'héritière <sup>des</sup> ~~des~~ royaumes sera ~~Isabelle~~ Jeanne, une princesse dont la faiblesse mentale, sinon la folie, étaient évidentes. Elle fut mariée à un beau prince autrichien, Philippe d'Habsbourg. A la mort de la reine Isabelle, son veuf Ferdinand se retirera à ses états aragonais, laissera la Castille à son gendre et, lorsque celui-ci meurt, à son petit-fils Charles, sous une tutelle de Cardinaux, et se remarie <sup>ra</sup> avec une princesse française, Germaine de Foix. L'union personnelle est dé faite. Si l'enfant mâle qui est né de ce nouveau mariage <sup>avait</sup> ~~avait~~ survécu à son père, il eut été le roi d'Aragon, et la Confédération que la Catalogne dirigeait depuis si longtemps eût continué une vie indépendante, comme du reste continua à la mener le Portugal.

Mais ce deuxième Infant Jean meurt ~~et~~ comme le premier et, à la mort de Ferdinand, l'unité des Etats hispaniques se soude à nouveau, et cette fois entre les mains d'un prince étranger, d'un Flamand qui ne sait presque pas parler aucune des langues espagnoles. Charles-Quint commence sa carrière éblouissante, et l'Espagne des Habsbourg, rivale de la Maison de France, va promener à travers deux siècles ses gloires et la misère des Espagnes attelées à son char de pompes et de conquêtes.

Je veux uniquement souligner deux dates: en 1522, Charles-Quint fait exécuter les chefs des Communautés de Castille, qui voulaient défendre contre les fonctionnaires étrangers les anciens privilèges des Municipales. Cette suppression des libertés populaires et des vieilles lois au profit de la Monarchie absolue va se poursuivre jusqu'au nivellement total des peuples espagnols. Une deuxième date: en 1581, Philippe II devient roi du Portugal. L'unité de la Péninsule est un fait. ~~Est-ce~~ Est-ce que cela veut dire que les Espagnes sont mortes, puisque l'Espagne moderne est née?

Dans quelques jours, et dans ce même cycle de conférences, un de mes amis, M. Joseph Quero Molans, doit vous parler des destins tragiques de l'Espagne depuis Philippe II. Je ne veux pas donc m'étendre sur ce sujet, <sup>que mon ami</sup> ~~l'auteur~~ (est bien plus qualifié que moi pour exposer. Les Habsbourg d'abord, les Bourbons ensuite - "il n'y a plus de Pyrénées" c'est une phrase que, malgré le Pacte de Famille, n'apporta pas la paix aux Espagnes appauvries par les saignées des guerres européennes, - ces deux dynasties étrangères <sup>donc</sup> pesèrent lourdement sur les destins des peuples espagnols. Ils dévièrent les génies nationaux de Castellans, Catalans, Basques, Galiciens et Andalous, de la route où ils pouvaient développer pour le plus grand profit et la gloire de leur patrie leurs aptitudes. Les fiers "hidalgos" castillans deviennent des capitaines qui luttent en Flandre ou en Italie, des conquistadors qui s'ouvrent chemin dans les jungles américaines, l'épée dans une main, la Croix dans l'autre, et qui pillent et massacrent, laissant aux bons missionnaires le soin d'arranger les choses. Les Catalans, marins et marchands, oublient leur vieille gloire méditerranéenne, croupissent au rivage d'une mer que les Turcs ont rendu dangereuse et où tout commerce demeure interdit. Et ils ne peuvent non plus tenter la fabuleuse aventure américaine ni, comme les Portugais, les longs voyages d'exploration que va chanter le génie d'un Camoens. D'ailleurs, en 1640, Catalans et Portugais se révolteront contre les exactions et l'uniformisme de cette Espagne à la mode étrangère, que les Habsbourg façonnent. Les Portugais recouvrent leur liberté et leur empire colonial. Les Catalans perdent dans la lutte un morceau de leur pays, le Roussillon et la Cerdagne, que le Traité des Pyrénées adjuge définitivement à la France. En 1714, avec la chute de Barcelone devant les armées de Philippe V, ils voient l'abolition de toutes leurs libertés. Il semble même que leur langue séculaire soit oubliée. La langue dans laquelle Raymond Lulle écrivit des traités sublimes de philosophie et de mysticisme et que Ausias March sut faire résonner dans des vers d'amour et de mort comparables à ceux du Pétrarque et de Ronsard, est réduite aux huttes des bergers et aux quartiers des petits artisans de la Catalogne.



Mais sous la façade uniforme de cette Espagne des Habsbourg et des Bourbons, les vieilles Espagnes demeurent vivantes. Je crois qu'il est arrivé le moment que je vous présente les protagonistes de ce drame séculaire qui se déroule dans la Péninsule voisine et qui a atteint dans ces dernières années à sa crise la plus sanglante.

Voilà d'abord la Castille, l'Espagne castillane, qui a su conquérir, par sa langue magnifique, sa littérature incomparable, ses hommes de science et ses saints, mais aussi par son caractère héroïque, par sa volonté de puissance, tant de gloire et la prééminence sur ses soeurs. Son oeuvre de colonisation de l'Amérique du Centre et du Sud reste, malgré tous les excès et toutes les rapacités commises au profit du Roi <sup>Très</sup> Catholique, une épopée sans pareil dans l'Histoire. La nation qui a donné au monde Cervantes et Lope de Vega, Sainte Thérèse de Jésus et Calderon, Saint Jean de la Croix et Quevedo, les peintres Vélazquez et Murillo, a gagné pour toujours une place d'honneur parmi les grands constructeurs de civilisations, si elle l'a perdue lamentablement parmi les grands constructeurs d'empires. Apre et dure, la Castille occupe le centre de l'Espagne, s'enracine dans ses montagnes, s'écoule par ses fleuves qui sont des torrents; elle est dramatique, déchirée, absolue. Elle sait mourir pour une idée; elle sait aussi l'imposer, s'il le faut, l'épée au poing, ou par le feu du bûcher. Sur des terres arides, où le blé roussit sous le soleil impitoyable, mais sur des terres qui se dressent au milieu des autres Espagnes, la Castille garde jalousement son destin impérial et rêve, entre des réveils soudains aux réalités du présent, aux splendeurs du passé.

Voilà l'Andalousie, ruisselante de chansons, de parfums, de gaîté et d'insouciance, terre privilégiée du pittoresque, qui semble garder la nostalgie de l'Islam qui a arrosé ses terres, bâti ses mosquées et ses Alcazars, ordonné ses jardins secrets et laissé dans le fond des âmes cette sorte de fatalisme qui cache mal, sous des sourires et des danses, un réel désespoir.

On oublie trop souvent que l'Andalousie, avec certaines régions de la Castille est le pays où il subsiste le plus <sup>(grand nombre)</sup> de grands domaines seigneuriaux, le pays du servage agricole et des salaires de misère. Dans les cercles aristocratiques des grandes villes, à Seville ou à Grenade, les propriétaires terriens fument leurs gros cigares dans de profonds fauteuils, hiératiques comme des Bouddhas qui auraient aussi le droit à l'adoration. Et cela explique les éclats de fureur, les révoltes sanglantes que de temps à autre, mais trop rarement pour qu'elles puissent changer le vieil état des choses, se produisent parmi les ouvriers et les paysans andalous. Voici <sup>donc</sup> l'Andalousie, si différente de goûts, d'accents, d'expression, d'avec la Castille. Et pourtant, elle est une partie de l'Espagne castillane. Une région de cette Espagne castillane, ou une nation elle-même, comme d'aucuns prétendent? Mais qu'est ce qu'une nation? A quoi peut-on la reconnaître?

Michelet, ~~commence~~ commence ce "Tableau de la France" dont je vous parlais au début de ma causerie, par ces deux phrases: "L'histoire de France commence avec la langue française. La langue est le signe principal d'une nationalité". Mais un de vos plus grands compatriotes, Ernest Renan, dans un travail qui s'intitule précisément: "Qu'est-ce qu'une Nation?", nie que la langue soit la <sup>seule</sup> caractéristique indéniable de la nationalité. Il dit: "Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate: "Nous sommes ce que vous fûtes; nous serons ce que vous êtes," est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie.

"Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue".

Si cette définition de Renan est juste - et je vous avoue que j'aime profondément cette formule, puisque les nations, comme les civilisations, naissent, meurent et peuvent renaître, sous la volonté ou la désaffection des hommes, elle peut s'appliquer aux Espagnes que, pendant le siècle dernier, ont manifesté avec plus de véhémence leur désir de reconquérir une personnalité. Je parle de la Galice, de l'Euzkadi, ou Pays Basque, et de la Catalogne.

La Galice est un peu la Bretagne de la Péninsule. Elle a, comme votre province, son "Finis-terrae", qui est, géographiquement, le cap extrême de l'Europe occidentale. Elle est celtique, brumeuse, propice aux légendes et aux revenants. Sa langue est douce, chantante, et une poétesse comme Rosalie de Castro a su lui rendre ses accents amoureux du temps où Alphonse X de Castille ou Macías l'employaient pour exprimer leur passion. Séparée par le destin du Portugal, avec lequel il forme, en réalité, une seule nation avec une même langue, elle conserve la tradition atlantique des navigateurs et des pêcheurs. Les Galiciens sont des grands travailleurs, très intelligents, peu fortunés: des générations entières se sont expatriées et forment des noyaux très importants dans toutes les Républiques américaines. Aujourd'hui ils révoquent une personnalité nationale qui est une des plus anciennes de la Péninsule, et l'autonomie fédérative à laquelle ils aspirent ne doit pas, au contraire, affaiblir l'élan avec lequel ils veulent contribuer à rebâtir l'édifice commun de la nouvelle Espagne.

Le Pays Basque, nation millénaire, avec sa langue euzkera, objet des plus savantes discussions des linguistes, avec son attachement invariable à ses traditions et à ses libertés, a atteint, avec la récente guerre d'Espagne la valeur d'un symbole, ~~un~~ Sa ville sainte de Guernika, où se dresse l'arbre de ses droits séculaires, est entrée, avec le sauvage bombardement allemand, dans la mythologie où sont inscrits les noms de Numance, Troie, Reims et Stalingrad. Les Basques sont sérieux, actifs, grands industriels et hommes

d'affaires. La Navarre, qui a des liens de race et d'histoire très solides avec les anciennes "provinces", s'unira sans doute à elles lorsqu'une nouvelle organisation de l'Espagne rendra aux Basques la liberté qu'ils réclament et dont ils ont déjà démontré qu'ils savaient user comme un peuple majeur.

Et la Catalogne? Catalan moi-même, je ne veux pas vous faire une ~~apologie~~ de mon peuple. On lui a jeté, comme un affront, le surnom de phénicien. On a dit que c'était un peuple de ~~marchands~~, de grippe-sous. "L'avara povertà dei catalani" a été invoquée, après le Dante, par bien des détracteurs de la Catalogne. Mais s'il est certain que Barcelone était une ville mercantile, une République couronnée de commerçants et de navigateurs, Gênes et Venise n'étaient pas autre chose du temps de leur splendeur. Et, ~~aux côtés des~~ <sup>marins et des</sup> ~~ses~~ <sup>conquistadors</sup> ~~conquistadors~~ <sup>qui</sup> sillonnèrent la vieille mer latine, il y a eu des poètes, des artistes et des hommes de science. La Renaissance de la langue catalane - dont le valencien et le majorcain ne sont, en fait, que des ~~variantes~~ <sup>variantes</sup> très rapprochées - a donné aux Lulle et aux Ausias March, aux Saint Vincent Ferrier et aux Joanot Martorell, des dignes successeurs. Verdaguer et Maragall sont des poètes européens - et ils écrivent leur oeuvre en catalan; Guimerà voit ses ~~tragedies~~ <sup>tragedies</sup> drames et ses tragédies traduits dans toutes les langues et ils ont été d'abord représentés en catalan. Albeniz, Granados, Moréra, Vives, sont des musiciens catalans, comme l'est Pau Casals, le grand violoncelliste. Fortuny, Rusiñol, Dalí et Miró sont des peintres catalans. Peuple de tradition démocratique, ~~il~~ <sup>la Catalogne</sup> veut la liberté nationale et la liberté de tous ses fils. Elle est au premier rang dans la lutte pour transformer la vieille Espagne ~~un~~ <sup>césarienne et</sup> ~~un~~ <sup>un</sup> papiste - la formule est d'un illustre Castillan - en un pays où les peuples comme les hommes aient conscience de leur destin et se sentent libres pour le réaliser.

Dois-je encore vous décrire d'autres Espagnes? Le farouche et honnête Aragon, partenaire jamais en défaut dans ~~l'union~~ <sup>l'Union</sup> catalane-aragonaise.

et qui, à travers la "jota", danse et chanson d'amour brûlant, exprime sa force et sa vitalité, comme elles s'exprimaient par le pinceau du plus génial de ses enfants, le peintre Goya. L'Aragon, qui a donné, dans son rôle de trait-d'union entre l'Espagne centrale et l'Espagne méditerranéenne, un des plus grands penseurs des lettres hispaniques modernes, Joaquin Costa. Voyez encore Valence, ce royaume qui est issu de la conquête de Jacques I le Conquérant et qui garde encore la langue, le drapeau et même la chauve-souris qui couronnait, dit-on, le casque du roi-guerrier. Valence, où ~~on~~<sup>l'on</sup> retrouve dans les orangeries enivrantes de parfum le souvenir des Maures qui surent rendre fécondes ces terres bénies. Valence, éprise de liberté et de lumière, terre de peintres et de romanciers. Et peut-on oublier ces Asturies, cette Cantabrie où se réfugia un jour l'esprit de la vieille Espagne et d'où partit sa Reconquête? Les Asturies, la Castille cantabrique sont des terres âpres de mineurs et de pêcheurs, avec une langue originale, le Bable, et une fidélité aux idéaux d'indépendance et de progrès qui ont promu plus d'une fois, dans les temps modernes, leurs habitants au rang de martyrs de la liberté.

On ne peut négliger non plus les Espagnes insulaires: ces Canaries, îles Fortunées qui se rattachent par le caractère et le climat à l'Andalousie, et où l'on pourrait croire à la survivance du vert Paradis primitif; ces Baléares, des bijoux oeuvrés dans un écrin d'écume, pays du calme et des moeurs patriarcales....

Diversité, variété. Voilà ce que sont les Espagnes. Oserai-je encore affirmer qu'elles sont aussi opposition? Oui, et j'estime qu'il y a là une des garanties de notre avenir. Parce que seuls l'opposition, le débat sont féconds. Parce que l'uniformité sans heurts, la plate soumission à une tradition croupissante représentent la mort. Voulez-vous que je vous donne deux exemples, tirés de l'histoire, de cette opposition des caractères castillan et méditerranéen, qui sont, avec les caractères atlantique et

nordique les pôles essentiels de la diversité hispanique? Le roi d'Aragon Alphonse III, le Débonnaire, était marié à une princesse castillane, Eléonore, et avait fait cession aux enfants qu'il avait eu de ce mariage de quelques unes des villes libres <sup>du royaume</sup> de Valence. Dans cette ville, Guillaume de Vinatea, le chef des jurés populaires, lui tient un langage respectueux, mais ferme. Ils ne sont pas disposés, lui et ses camarades, à accepter la décision royale, qui est illégale et contraire aux libertés. Et ils sont disposés à se révolter contre le roi s'il maintient cette disposition.

La reine Eléonore, prise de courroux devant ces paroles, s'écrie: "Mon frère le roi de Castille n'aurait pas entendu un tel langage qu'il n'eût aussitôt fait exécuter ces insolents!" - Et le roi lui répondit: "Reine, reine, mon peuple est libre et non vassal, et j'ai en lui un compagnon fidèle et ils ont en moi un guide et non un seigneur!" - Faut-il ajouter que les Valenciens eurent gain de cause?

Encore une autre anecdote. En 1416, le premier roi de la dynastie castillane des Trastamara qui commence de régner sur les états de la Couronne d'Aragon, ce Ferdinand I dont le petit-fils sera le Roi Catholique, en faisant son entrée à Barcelone, prétendit s'eximer du paiement d'un impôt municipal sur les viandes. ~~Il~~ <sup>lui fallut</sup> ~~écouter~~ la sémonce du Conseiller de la ville Joan Fiveller, qui lui présenta l'énergique protestation du Conseil pour une telle vulnération des privilèges de la corporation. Et le roi eut à s'incliner.

<sup>(que l'Espagne méditerranéenne monopolise</sup>  
Qu'on me comprenne. Je ne prétends pas ~~de monopoliser~~ l'esprit libéral, l'amour du progrès et de la démocratie, et que l'Espagne castillane représente d'une façon exclusive l'unitarisme et l'autorité sans bornes dont sont issus l'Empire des Habsbourg et l'Inquisition à l'espagnole. Mais il est évident que, depuis les Rois Catholiques, c'est cette Espagne intérieure, rongée par l'esprit de conquête, qui dirige les destins de la Péninsule, et il est encore plus évident que cette direction n'a amené que des déboires

et des faillites. L'histoire d'Espagne n'est, depuis Philippe II, qu'une longue suite d'échecs. Une après autre, les conquêtes des Habsbourg se sont détachées de l'Espagne impériale. L'Empire "où le soleil ne se cachait jamais" se rétrécissait comme la peau de chagrin du roman de Balzac. ~~Un jour~~ L'esprit tyrannique et unitaire <sup>(que ramena avec elle)</sup> ~~avec~~ la Monarchie restaurée <sup>après</sup> ~~la chute de~~ Napoléon détruisait l'embryon d'organisation libérale ébauché à Cadix en 1812 et contribuait (décisivement partant) à la perte des colonies américaines. Les seules qui restaient encore attachées à la couronne <sup>(espagnole)</sup>: Cuba, Porto Rico, les Philippines, devaient être perdues, par cette farouche fidélité à l'esprit unitaire, à la négation de la liberté. Après le désastre de 1898, un poète catalan <sup>Maragall,</sup> chantait (le douloureux spectacle) ~~des~~ ~~bateaux~~ des bateaux qui revenaient d'Outre-Mer avec leurs chargements d'homme loqueteux et malades, vaincus. Et il s'adressait à l'Espagne. Il disait:

"Ecoute, ô Espagne, la voix d'un de tes fils  
qui te chante en une langue qui n'est pas le castillan."

Et il invoquait le sursaut de vie qui devait ranimer ce corps gisant. Ah! si l'Espagne savait écouter la voix de ses enfants, même s'ils ne lui parlaient pas de gloires belliques ni d'Empires fabuleux, mais uniquement du travail puissant et de la liberté féconde!

On pût le croire un instant. Un penseur, ce grand Aragonais dont je vous ai parlé, disait un jour qu'il fallait "fermer à sept clefs le tombeau du Cid". Il voulait dire qu'il fallait écarter ce fol orgueil militaire et conquérant qui n'est plus de mise aujourd'hui et qui conduisait l'Espagne à sa ruine. La proclamation de la République représenta l'entrée en scène des Espagnes vivantes, au lieu et place de l'Espagne morte. Peut-être ne l'était-elle pas encore assez; peut-être ne sut-on pas faire toute la confiance qu'il fallait aux peuples espagnols dans leur premier essai <sup>pour</sup> s'exprimer en toute liberté, chacun dans leur accent propre. Toujours est-il que le soulèvement de 1936, soutenu et financé par les fascismes nazi et italien, avait deux

buts avoués: détruire la législation qui représentait un affranchissement des hommes, une nouvelle justice pour les paysans, un espoir pour les travailleurs, une garantie de tolérance pour tous. L'autre but était de supprimer les timides libertés qui avaient commencé de consacrer le fait de la diversité des Espagnes, en accordant son autonomie à la Catalogne et au Pays Basque. Ce soulèvement, après deux ans et demi d'une lutte opiniâtre, réussit à terrasser les forces jeunes du pays. Depuis sept ans, il se dit vainqueur. Quel a été son bilan de gouvernement? Sur un <sup>seul</sup> point, il a réalisé son programme. <sup>la prospérité, la fortune, le prestige;</sup> Il promettait un Empire chimérique, que seuls pouvaient lui tailler les fascismes vainqueurs dans les dépouilles des Démocraties; le réveil aura été cuisant. Mais l'unification, la suppression des libertés des Espagnes, a été menée à terme sans répit. La Catalogne n'existe plus <sup>officiellement;</sup> ~~en fait;~~ <sup>langue</sup> la catalane est bannie des écoles, des chaires, de la presse, de la scène et des livres. Le Pays Basque et la Galice ont subi le même sort. Est-ce-que cela a amené à cette Espagne impériale des Phalanges, placée sous les emblèmes des Rois Catholiques mais <sup>en fait</sup> sous l'inspiration des Wisigoths et utilisant les mêmes procédés de leur gouvernement, la gloire et la prospérité promises? Un peuple misérable, soumis à des salaires de famine, attend, dans le silence forcé, l'heure de la Justice. Et les Espagnes, qui savent que cet épisode sanglant n'est que le dernier échec de l'Espagne césarienne et papiste, de l'Espagne tyrannique des Philippes II et des Torquémada, attendent, elles aussi, l'heure de la liberté.

Je me résume. L'unité espagnole, commencée sous les Rois Catholiques, dirigée par des dynasties étrangères avec des méthodes contraires à la réalité et à la tradition des peuples hispaniques, a été un sanglant échec. Elle a abouti à Franco, après avoir perdu, en cours de route, tous les lambeaux d'un Empire gagné par des héritages ou par des coups du hasard. Elle n'a pas réussi à imposer une langue, une culture <sup>(pour tant glorieuses;)</sup> moins encore à les faire accepter de gré à des peuples attachés à leur passé. Elle n'a même pas pu,



-et je vois là la plus frappante démonstration de son échec - rétablir l'unité ibérique, en maintenant le Portugal dans une communauté ~~est~~ <sup>que</sup> celui-ci a ~~quitté~~ <sup>quitté</sup> dès qu'il l'a pu.

Cette unité doit faire place à une nouvelle conception, qui va rejoindre à travers les siècles les plus profondes traditions de la réalité ~~de~~ hispanique. Les Espagnes, chacune avec leur accent et leur caractère, doivent collaborer dans la tâche de rebâtir ce que l'unitarisme aveugle a détruit. Elles doivent s'efforcer d'être ce que le Destin historique réserve encore comme mission suprême ~~de~~ <sup>à</sup> la Péninsule: le trait d'union entre l'Europe et l'Amérique Latine. Les Espagnes sont la main qui se ~~st~~ <sup>st</sup> tend vers le Nouveau Monde, et leur message sera toujours écouté des nations qui parlent des langues ibériques, si elles savent l'exprimer en des termes de liberté et d'idéalisme.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, permettez que je finisse mes mots, que je vous remercie d'avoir si patiemment écoutés, avec une invocation dans laquelle je mets toute ma confiance dans l'avenir de mon pays et, aussi, dans l'avenir du monde: L'Espagne est morte. Vivent les Espagnes!

=====  
Rennes 23 Mars 1946

Bill Laiter